



Le prix du repas

de l'amour et l'intérêt

Il y a les choses - qui se mesurent - et les personnes - qui ne se mesurent pas. Des valeurs échangeables d'un côté, la dignité sans prix de l'autre. Les réalités économiques sont au point de rencontre de ces deux réalités car il serait étroit de s'arrêter au calculable quand il s'agit de conduites douées de sens. Ainsi Stephen Long, un économiste chrétien, illustre les limites du pur calcul économique des choix par cet exemple : Mme Harris aurait pu gagner 50 dollars à l'extérieur au lieu de préparer le repas de famille. Il souligne alors que la signification du repas familial est telle qu'il ne peut être mis en balance avec une quelconque somme rapportée par un emploi. Déjà Weber distinguait la *rationalité selon le but*, qui peut prêter au calcul économique, et la *rationalité selon la valeur*, qui peut conduire à des solutions plus dispendieuses. S. Long en conclut que la famille n'est pas un fait économique¹. On veut ainsi en montrer l'éminente dignité.

Mais je ne suis pas sûr qu'on célèbre bien le sens du geste maternel en disant qu'il est gratuit. Certes le sens, à la différence des ingrédients qui composent le menu, est incalculable, mais cela ne signifie pas que le geste est hors de tout calcul. On pourrait bien un jour calculer ce que coûte l'absence de la mère dans un foyer, ou simplement l'absence de repas familial. On commence à y songer dans l'étude de l'obésité, largement due à l'absence du repas partagé. On peut mesurer le coût de l'absence, cela ne signifie pas qu'on a déterminé le prix de la présence. Sans doute la présence n'est réelle que donnée et elle ne peut être mercenaire, mais l'absence ne peut être sans coût. L'absence d'un bien est comme l'ombre portée qui permet de mesurer la présence.

On oppose depuis trop longtemps, de manière stérile et dangereuse, les conduites désintéressées, censées exprimer un pur amour, et les calculs intéressés, censés être sordides. Car enfin, il y a un repas, les enfants comptent dessus -qu'est-ce qu'on mange ?- et il n'est pas sûr qu'ils aimeraient autant leur mère sans le repas, comme il est sûr que la mère serait insensée d'exiger un amour désintéressé en refusant de remplir les assiettes. L'idée d'un amour gratuit, qui se croit vertueuse, est simplement inhumaine, elle ne laisse plus flotter que l'apparition spectrale du visage de l'Autre, sans monde et sans objets...mais avec une majuscule ! On lui doit bien ça quand on lui a tout enlevé.

Deux consciences ne se rencontrent pas d'emblée dans le face-à-face dépossédé. Cette rencontre désarmée est celle de la charité, elle naît quand le dépouillement a tout arraché parfois jusqu'à l'anéantissement. La mère, devenue infirme, ne pourra peut-être plus préparer le repas L'amour alors va jusqu'à ce point ou plus rien ne peut être échangé. Mais la charité n'est pas un lien social même si elle en donne la mesure ultime, mesure sans mesure. Le lien social est médiatisé par des choses, comme nos désirs sont réglés par nos intérêts et nos besoins. On revient plus volontiers à une table bien garnie, on rompt moins vite avec des parents qui ont des biens à transmettre. Le moraliste décrit avec horreur les empoignades autour des biens, c'est oublier que les biens nous réunissent aussi. Je crois que l'image idéaliste et fautive de l'amour gratuit n'est pas pour rien dans la déchirure des liens qui défait notre société et laisse les tables vides. Des individus de passage qu'aucune propriété ne leste n'ont guère de raison de s'engager dans un lien durable. L'intérêt est le point d'insertion des alliances comme le besoin est le point d'insertion du désir. Il y a les choses -qui se mesurent- et les personnes -qui ne se mesurent pas-, mais ces personnes mesurent des choses.

Jean-Noël Dumont

¹ Je renvoie à l'excellent n°37 de *Liberté Politique* (été 2007) : l'Evangile est-il une politique ?

Le don des larmes

Jean-Claude Roussel

Dans le cadre du festival *Les jardins intérieurs* organisé par l'Eglise de Lyon, le Collège Supérieur a proposé trois soirées sur *Le cœur dont une*, le 13 juin, comportant un concert méditation autour de *Les larmes de Saint Pierre* de Rolland de Lassus. Le concert était donné par *Le Labyrinthe* sous la direction de Jean-Christophe Aubert. En introduction au concert, Jean-Claude Roussel, philosophe et membre du *Labyrinthe* a proposé une méditation dont voici des extraits.

Il n'est pas anodin que l'Eglise de Lyon ait ici pris l'initiative d'une présence culturelle et sociale, par un engagement qui associe art, philosophie et religion, comme les manifestations de l'Esprit absolu, permettant de donner au mot « culture » sa signification la plus vraie, comme mouvement de dépassement, de transcendance, au-delà des formes trop limitées de l'industrie culturelle, ou d'une simple culture de la distraction, du divertissement immédiat et facile.

Sans doute faut-il, sans mépris aucun, prendre délibérément quelque distance critique, par rapport à la « culture et au culturel », que Malraux rêvait comme réponse à l'homme quand il s'interroge sur la mort et sa destinée, et qui parfois aujourd'hui, n'est plus qu'un bien de consommation parmi d'autres ou la forme moderne des jeux antiques, voire une prétentieuse pollution de l'esprit et du cœur.

Les artistes ont servi les dieux et les rois. La démocratie, elle, ne sait pas trop que faire de l'art, surtout si au nom d'une laïcité mal comprise elle s'enferme dans son autosuffisance, s'interdisant d'entendre dans le besoin d'art, l'aspiration foncière de l'homme à son propre dépassement, l'obscur objet de son désir à la rencontre de l'Autre.

L'Eglise est en droit, avec quelque vigueur et rigueur s'il le faut, d'interroger l'actuelle confusion de ces « pratiques culturelles », comme on dit au Ministère du même nom.

Il est difficile à l'art de célébrer aujourd'hui les prouesses techniques d'une époque vouée aux progrès du confort et à la consommation. Certes,

sciences et techniques améliorent le quotidien de la vie des hommes, mais ne sont pas de l'ordre du « chantable », comme dirait Jean Yves Hameline

... Il ne vient à l'idée de personne de chanter le record du monde de vitesse du TGV, la culture laïque peine à produire quelque chef-d'œuvre, car avec l'art, la laïcité trouve ses limites, elle n'est faite que pour la prose des jours en remplissant son rôle qui est celui de la cohabitation pacifique, positive, respectueuse d'individus au sein d'une société, et c'est déjà beaucoup. Mais ces individus ont en eux la vocation à être des personnes, et les sociétés, des communautés : alors, il serait bon qu'à ce niveau, la vraie laïcité se moque parfois de la laïcité, comme pour Pascal, la vraie morale se moque de la morale, qu'elle sache s'effacer, je dirais même s'incliner, pour laisser place et liberté à la dimension poétique, métaphysique et religieuse de l'homme.

La « culture » peut-elle aujourd'hui être autre chose qu'une cérémonie sociale de reconnaissance, au risque de l'insignifiance ou de la prétention, le jeu des vanités, c'est-à-dire d'un plein qui, trop plein de lui-même, ne laisse place à aucun manque, et donc à aucun désir ? Que dire alors du projet de cette soirée ? Que chanter ? Cette soirée propose une expérience esthétique qui est aussi une épreuve de notre humanité.

« Le don des larmes »

Ecoutons quelques versets du psaume 137 *Super flumina Babylonis* en la version de Clément Marot, au psautier de Genève 1542....

Henry du Mont un peu plus tard, en proposera un grand Motet d'une exceptionnelle ferveur musicale.

« Estants assis aux rives aquatiques,
De Babylon, pleurions melancholiques,
Nous souvenant du pays de Sion
Et au milieu de l'habitation
Où de regrets tant de pleurs espondismes
Aux saules verts noz harpes nous pendismes
Lors, ceulx, qui là captifs nous emmenarent
De les sonner très fort nous importunarent
Et de Sion les chansons reciter
Las dismes nous, qui pourrait inciter
Noz tristes cueurs à chanter la louange
De notre Dieu, en une terre estrange ?

L'exil, la terre étrangère, le spectacle du monde, du temps qui passe, les pleurs de la mélancolie, les harpes suspendues : que chanter en terre étrangère et comment ?

Et les vainqueurs qui demandent quelque chant aux vaincus... dans le pressentiment de la vanité illusoire de leurs victoires sur les corps, Israël ayant su garder son âme, son chant même dans le silence de la défaite.

Les pleurs naissent de l'exil, du travail de la mémoire, de la relation établie entre l'actuel, et le lieu de l'âme dont il ne nous reste que le souvenir, Sion .

Nous avons ici la toile de fond, le décor, la structure d'une vérité de l'humain qui rend alors possible la vérité de l'expérience esthétique, la conscience de Soi, comme désir du désir de l'Autre, à travers la faille d'une affectivité que nous révèle ici l'émotion, le sentiment, dans l'ambiguïté des larmes, et le travail de la « memoria », mémoire qui ,selon Saint Augustin, ouvre à la présence en chacun du « Verbe intérieur ».

Les larmes ne sont en soi qu'un liquide du corps. Il y faut le regard, le visage baigné de larmes pour qu'elles atteignent leur expressivité, qui n'est pas un langage. Il ne s'agit pas de déchiffrer les larmes, comme on apprendrait une langue étrangère. Elles expriment une grande variété de sentiments, d'émotions et situations, d'où leur foncière ambiguïté .

Les larmes de la douleur

Il y a les larmes de la douleur, qui sont, dit Augustin dans une lettre à une jeune fille qui vient de perdre son frère, « comme le sang du cœur ». Douleur charnelle et psychique du deuil, de la séparation, les larmes expriment alors le chagrin, l'impuissance muette devant l'injustifiable, l'incompréhensible, l'irréparable expérience de la mort des autres, des êtres chers ou du Mal.

Ces larmes de la douleur se teintent de colère et d'effroi lorsque la liberté d'autrui est reconnue comme cause de cet injustifiable, et d'autant plus douloureuse et injustifiable, que l'autre est proche, par exemple dans une relation qui fut d'amour.

Certains distinguent ici larmes et pleurs pour dire que si toutes les larmes sont des pleurs, tous les pleurs ne sont pas des larmes.

Le bourreau, qui souffre de ne pas souffrir, trouve jouissance dans le cynisme sadique qui voudrait s'assurer dans les pleurs de la victime d'avoir pu l'atteindre en plein cœur.

L'homme n'est pas qu'un loup pour l'homme, mais, comme le dit Kant, il peut être pire que l'animal.

On sait que certains dignitaires du nazisme pleuraient le matin en jouant Schumann au piano, et que l'après midi, nulle larme d'enfants ne les atteignait dans les couloirs de la mort programmée des camps..

Peut-on aller plus loin dans l'ordre du Mal, de la tragique participation de la liberté humaine à l'ordre du Mal ? Peut-on croire en Dieu après Auschwitz ? C'est surtout en l'homme sans Dieu, en l'humanisme athée, qu'après Auschwitz, ou le Goulag, il est devenu impossible de croire

Il y a les pleurs construits, fabriqués, ceux du talent de l'acteur qui joue son rôle, au théâtre, à l'opéra, offrant aux hommes l'hypothèse d'une purification des passions, par la catharsis de l'œuvre d'art.

Mais le jeu devient aisément double jeu, le jeu redoublé du mensonge où les larmes ne sont que pièges, chantage pour apitoyer l'autre, le capter au point sensible où dans la pitié il lève ses défenses. Il y a l'autre qui veut nous faire pleurer, ou nous qui voulons le faire pleurer. Pleurs ambigus, impurs, fruit de quelque calcul, projet : séduction de qui veut apitoyer, manipuler le cœur de l'autre.

Pleurs arrachés, pleurs imposés, pleurs du mensonge, pleurs de la violence sont la souffrance d'un cœur exilé en quelque enfer, un enfer qui est les autres, dans le huis-clos de ce dont les hommes sont capables.

C'est le tragique de la condition humaine, si bien exprimé par Giraudoux à la fin de son *Electre* :

«Comment cela s'appelle-t-il quand le jour se lève comme aujourd'hui, et que tout est gâché, que tout est saccagé, et que l'air pourtant se respire, et qu'on a tout perdu, que la ville brûle, que les innocents s'entretuent, mais que les coupables agonisent dans un coin du jour qui se lève ?

- Demande au mendiant il le sait.
- Cela a un très beau nom , femme Narsès. Cela s'appelle l'aurore. »

Comme le sourire, les larmes appartiennent à une compréhension immédiate, à une communication immédiate , nécessairement donnée à toute conscience, et qui ne suppose aucun apprentissage rationnel , communication de l'amour où le regard et le désir de l'autre nous ouvrent à notre intimité, à la conscience de nous-mêmes.

Les psychiatres de l'enfant nous apprennent que son sourire n'est au départ qu'un réflexe physique insignifiant, et que c'est justement la mère qui, par l'accueil de ce sourire comme communication, va engendrer ce miracle de l'entrée de l'enfant dans l'univers symbolique en donnant sens à ce réflexe, en lui répondant par la voix, le ton, le chant. C'est l'illusion anticipatrice, c'est l'autre qui nous a donné le sourire, c'est la Mère qui, par son regard et sa voix, donne à l'enfant le sourire comme expression d'un visage, d'un corps devenu « chair » en tant qu'habité par la Vie, comme pure épreuve de Soi, selon l'analyse si forte de Michel Henry. Par le sourire, notre humanité est déjà un don de l'Autre dans la reconnaissance. Les larmes sont de même nature.

Avec le sourire ou les larmes, avec l'expressivité du visage, nous touchons au cœur, profondeur et intimité de notre être véritable, qui est l'âme en action. Les larmes traversent le corps, en l'associant mystérieusement à la plus haute expérience spirituelle.

Larmes de contrition sincère, de conversion, de reconnaissance de ses faiblesses, comme de renoncement à soi, aux fantasmes de la maîtrise de soi.

Les larmes sont alors passivité, mais non passivité de l'indifférence et de l'ordinaire lâcheté, mais passivité de l'accueil, réceptivité du don.

Tout autant sinon plus que de donner, il est difficile de recevoir.

Le don n'est possible qu'à cette condition, qui suppose l'innocence, la pureté, l'acceptation que quelque chose nous soit donné : l'esprit d'enfance.

Le don fait peur, inquiète parfois dans l'interrogation et l'ordinaire réponse est justement de redonner, de le convertir en

échange, pour effacer toute dette, pour retrouver les uns par rapport aux autres cette liberté d'indépendance qui met fin aux ambiguïtés de la relation. Les riches échangent, seuls les pauvres peuvent donner et recevoir.

« Je ne lui dois rien , on n'est pas redevable ».

Pour donner, il faut un cœur pur qui se déprenne de toute emprise, de tout pouvoir, de toute attente de réciprocité, de toute reconnaissance, tels des parents qui donnent à leur enfant dans le seul souci d'un pur devoir désintéressé qui n'exige rien en retour. « On a fait ce qu'on a pu, on a fait notre devoir », c'est le discours humble des parents confrontés douloureusement parfois à la liberté de leur enfant .

Pour recevoir, pour accepter le don, il y faut aussi cette enfance et pureté du cœur : l'innocence qui ne prête pas à l'autre un calcul, et a gagné la plus difficile liberté, celle de se dépasser de soi.

C'est la transparence du cristal, à quoi Rousseau compare son cœur.

C'est tout le sens du « Qu'il me soit fait selon ta parole. »

La réceptivité passive du don est une « annonce ».

Les larmes nous sont données, comme réceptivité physique de notre être spirituel le plus intime. Nous ne pleurons plus, nous sommes pleurant et pleurés, dans la joie où nous expérimentons, nous ressentons que nous sommes éternels, comme l'a si magnifiquement dit Spinoza. Pleurs de Joie, écrit Pascal.

Comme le sourire, les larmes ne sont pas un langage, elles appartiennent à l'ordre de l'expression, cet intérieur qui s'extériorise, cet extérieur lourd d'intériorité, qui déborde le langage en tant que signification, en en disant tout à la fois moins et plus.

Il y faut alors le chant de la viole de gambe, ou les vibrations de la voix humaine chantée, l'expressivité poignante du visage de Saint Pierre en larmes, peint par La Tour ou Velázquez, pour dire adéquatement le « don des larmes » dans l'expérience esthétique devenue épiphanie.

« La beauté fait pleurer sans qu'on sache pourquoi. Il n'y a que la beauté pour nous tirer des larmes » dit le poète Jean Grosjean .

Les larmes de saint Pierre

Deux figures ici....

Judas ne parle pas, il est hors langage, et ne verse aucune larme. C'est un homme d'action, et même l'homme de l'action, il agit. C'est un « Moi » sans autre.

Et il n'y a rien à lui dire, rien qu'il puisse entendre, sinon « Va, fais ce que tu as à faire.»

Confronté à l'échec de ses fantasmes, Judas se pend, dans le désespoir qui est allé au bout de l'absurde. Voyage au bout de la nuit dans la jouissance du refus, du refus du consentement à demander pardon, orgueil comme maîtrise de la vie à mort à laquelle on ne peut rien donner, parce qu'elle ne veut rien recevoir.

Pierre, lui, parle, et même il en dit trop, il ne sait pas se taire....parole pleine de l'orgueil de sa volonté, du fantôme de la puissance. On croirait entendre l'Auguste du Cinna de Corneille

« Je suis maître de moi comme de l'univers...je le suis...je veux l'être.»

Les mots disent ce que nous voulons être. Et la morale consiste seulement à tenter d'être ce qu'on dit, faute de pouvoir dire ce que l'on est, selon la profonde analyse de Brice Parain.

Les mots sont toujours dits pour l'éternité. Ce qui est dit est dit, comme le savent les enfants, on ne pourra jamais plus les effacer, les mots dits sont devenus engagement, promesse, il reste à les vivre. Et c'est pourquoi, souvent, on se dit, comme Pierre ici, qu'on aurait mieux fait de se taire....

Aucun doute ne semble habiter cette parole de Pierre sûr de lui, qui n'entend jamais la vérité laquelle pourtant, à lui comme à tous les hommes, est toujours dite, et toujours en temps opportun, comme l'ont vérifié tous les Cassandre. Mais, « Cause toujours »...

Avant que le coq ne chante..., la trahison, le mensonge sont nocturnes, et il suffira de la lumière du jour pour dissoudre le mensonge et confondre la prétention orgueilleuse, du moins pour un cœur qui accepte de recevoir.

Il est extraordinaire que ce soit sur cet être fragile, vaniteux, lâche, que le Christ fonde et

bâtisse l'Eglise, « lieu de la constante révélation de ce qui se passe dans le monde », comme dit Denis Vasse.

Et un regard du Christ suffira pour plonger Pierre dans l'abîme du remords, le départir de l'orgueil de sa maîtrise illusoire. Mais quel regard, quel visage qui en un éclair, dans la lumière du pardon, le conduit à la vérité de son désir, comme de sa parole, dans le don des larmes. Le don des larmes va transfigurer un visage, habité par la vision béatifique que La Tour ou Velázquez nous donnent si bien à voir. Pardonner, c'est pardonner l'impardonnable, comme dira Derrida.

La grandeur de Pierre n'est pas d'avoir été un héros ou un génie, mais seulement un cœur humain, trop humain, touché jusqu'aux larmes par ce qui parle en lui, le Dieu de l'amour plus intime que son intimité même.

Comment douter, dit Denis Vasse, que ces larmes soient des larmes de JOIE.

Nous laissons ici le chant s'élever, comme révélation de l'Esprit dans la chair d'un corps vivant, c'est-à-dire la mystérieuse humanité de la Voix, qui n'a pas d'autre enjeu que de laisser venir les larmes, si la grâce nous en est donnée.

Rendez-vous

du Collège
Supérieur

LA FRATERNITE CHRETIENNE du Collège Supérieur

Le Collège supérieur vous propose des temps de prière, de fraternité et de formation pour vous mettre à l'école de Jésus-Christ dans votre vie, votre métier d'enseignant ou vos études :

1. **Préparation des JMJ de Sydney.** Du 8 au 26 juillet 2008. **Les inscriptions seront closes le 15 octobre.** Renseignements: pierre.benoit27@wanadoo.fr ou au secrétariat du collège supérieur,
2. **La « Fraternité du Collège ».** Un groupe de prière et de partage à destination des étudiants et des enseignants,
3. Une formation: **10 questions sur la foi chrétienne.** (Pierre Benoit et Gilles Malartre),
4. **Une lecture spirituelle du livre des Lamentations** du prophète Jérémie, durant les mercredis de Carême, de 20h à 21h30. Ce temps sera précédé à 18h30, pour ceux qui le désirent, des vêpres et d'un repas tiré des sacs,
5. Un « **Café théo** » plusieurs mardis midi au Collège Supérieur, que j'animerai avec des étudiants,
6. **Une Messe de rentrée sera célébrée le mardi 9 octobre à 18h30 suivie d'une collation.** Deux autres eucharisties auront lieu les 8 janvier et 27 mai 2008.

Je me tiens à votre disposition les mardis après-midi de l'année scolaire de 12h30 à 17h00.

Pierre BENOIT, diacre,
accompagnateur du Collège supérieur

SOMMAIRE

- Edito : *Le prix du repas*, par Jean-Noël Dumont.
- Article : *Le Don des Larmes*, par Jean-Claude Roussel.
- Rendez-vous du Collège Supérieur :
La Fraternité Chrétienne.
Conférences.
Le Collège Supérieur à Villefranche.

Conférences

le jeudi 15 novembre 2007 à 20h00

au Collège Supérieur

« *Infini et Salut* »

par Pierre Magnard

le mercredi 5 décembre 2007 à 20h00

au Collège Supérieur

« *Quelques difficultés pour
comprendre l'islam* »

par Rémy BRAGUE

Tarif unique : 5€

Gratuit pour les étudiants du Collège Supérieur.

à **VILLEFRANCHE sur SAONE**

le Collège Supérieur ouvre un cycle
de 6 conférences

« *l'homme cet étrange animal* »

le mercredi de 20h à 21h45

à la Résidence l'Accueil

114 Boulevard Gambetta - 69400 Villefranche

- 24/10 L'Homme : animal fou ou animal raisonnable ? (JN Dumont)
- 14/11 L'Homme : animal sociable ou solitaire ? (A. Craplet)
- 12/12 L'Homme : animal qui fabrique ou qui détruit ? (M. Gaucherand)
- 16/01 L'Homme : animal qui parle ou qui communique ? (B. Roche)
- 12/03 L'Homme : animal religieux ou superstitieux ? (JP Coumel)
- 30/04 L'Homme, animal qui donne ou qui prend ? (E. Gabéllieri).

Entrée : 7 euros sur place,
36 euros les 6 conférences.

Le Collège Supérieur - 17 rue Mazagran - 69007 LYON

Tél. 04 72 71 84 23 - Fax : 04 78 72 58 81 - Mèl : contact@collegesuperieur.com - Web : www.collegesuperieur.com